

Ciné-Bulles

Le cinéma d'auteur avant tout

Dans le filet de la Maudernité / La Grande Séduction

Richard Bégin

Volume 21, numéro 3, été 2003

URI : id.erudit.org/iderudit/33400ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bégin, R. (2003). Dans le filet de la Maudernité / La Grande Séduction. *Ciné-Bulles*, 21(3), 10–11.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2003

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

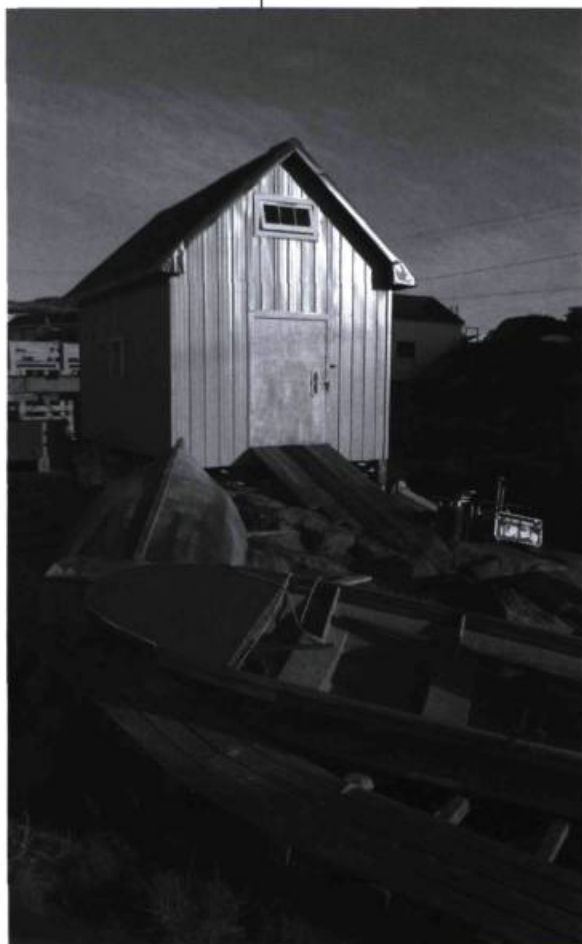
Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Dans le filet de la Maudernité

PAR
RICHARD BÉGIN

Un petit village portuaire du nom de Sainte-Marie-La-Mauderne se cherche désespérément un médecin. Non pas dans le but de soigner les maux physiques de ses habitants, mais en vue de s'assurer l'implantation d'une fabrique de contenants en plastique, et ainsi de se garantir les emplois qui s'y rattachent. Pourquoi un médecin? Parce que sa présence au village est, avec les pots-de-vin, une condition *sine qua non* à la construction de l'usine. Mais au-delà de ces considérations bassement pécuniaires, la venue d'un médecin signifie également pour le village l'espoir de se guérir du temps, de voir se cicatriser les blessures provoquées par son inlassable bégaïement. Un temps qui radote et qui semble avoir à jamais condamné ces habitants à l'anecdote, voire au pittoresque. Un temps qui ne connaît de ce lieu du bout du monde que les reliques d'un passé magnifié dans le rêve et le dit des vieux pêcheurs. Des villageois qui se rappellent d'un temps où la pêche édifiait la dignité d'un homme; un temps rempli de promesses qu'est venue remplacer la promesse d'un temps, celui qui, une fois par mois, se matérialise en la forme d'une vulgaire enveloppe marquée du sceau du gouvernement. Supplice du chèque; honte de l'attendre, mais surtout d'en dépendre. Derrière le temps de la prestation, reste toujours celui du songe, fidèle, seul navire ayant encore les moyens de prendre le large.



Dans ce contexte, la recherche d'un médecin relève quasiment de l'éveil. Car de l'embauche du médecin dépend également la fin d'une torpeur et la révélation d'une certaine modernité. Avec l'arrivée du médecin, c'est l'aube d'une ère nouvelle qui s'annonce enfin pour les habitants du village; l'aube non seulement de la renaissance économique, mais aussi de la reconnaissance. En effet, qu'est-ce qu'un village sans médecin, si ce n'est un village dont l'archaïsme n'inspire que l'oubli et le dédain? Somme toute, un médecin c'est une part d'actuel, une figure de survie. Posséder son médecin, c'est s'assurer une pérennité. Comme si l'homme de science possédait à lui seul le pouvoir de rendre sa vigueur d'antan à la désuétude d'aujourd'hui. En ce qui concerne **la Grande Séduction**, le désir de posséder le médecin s'avère moins le désir de se garantir une santé que celui d'accéder à une forme de modernité.

Mais les habitants de Sainte-Marie-La-Mauderne ne se font-ils pas une fausse idée de la modernité? Ne confondent-ils pas la promesse d'un avenir meilleur avec la détresse d'une histoire qui leur échappe inéluctablement? Car la modernité, par le biais de l'industrialisation, a d'ores et déjà condamné le village à folkloriser sa propre histoire. Pour la pensée moderne, la pêche n'est qu'une industrie profitable. Rien à voir avec la tradition et la dignité humaine. La modernité est une contre-coutume; un refus de l'habitude. Or, voilà maintenant que le villageois traditionnel supplie à genoux cette même modernité de lui venir en aide; de lui ménager une place dans une histoire qui n'est pourtant plus la sienne. C'est ainsi que **la Grande Séduction** propose le récit d'une dépossession. Car à la tradition perdue s'ajoute le désaveu de l'identité. Dans leurs supplications, les habitants se travestissent jusqu'à déprécier leurs propres avoires (la maison d'abord considérée comme laide puis autoproclamée «site patrimonial»; le bateau qui feint de ne plus fonctionner, etc.). Et non loin de la supplication réside la séduction.

«Un temps qui radote et qui semble avoir à jamais condamné ces habitants à l'anecdote, voire au pittoresque.» (Photo: Ivanoh Demers)

Séduire, c'est supplier l'autre de nous accorder ne serait-ce qu'un peu d'intérêt, quitte à ne plus être que l'ombre de nous-mêmes. Aussi, pour séduire le médecin, tout le village n'hésitera donc pas à s'inventer une histoire; on imite les sports «civilisés», on cuisine des mets «urbains», on se branche sur la télé satellite, on écoute du jazz, etc. Bref, tout est fait pour séduire celui dont tous les habitants ignorent sciemment la véritable nature: celle de n'être qu'un gage de modernité. Rien d'autres. L'intérêt suscité, lui, est déjà ailleurs. Probablement scellé dans la caisse d'une entreprise quelconque. Par conséquent, le médecin pourra prendre la décision de quitter le village ou d'y demeurer en permanence, le résultat n'en sera que le même; le village n'aura plus d'histoire que celle que l'on raconte à l'imparfait.



La Grande Séduction de Jean-François Pouliot pose ainsi implicitement une grave question: vaut-il mieux croire aveuglément que vivre de son temps, c'est s'éveiller à ce que l'on ne possède plus, que croire envers et contre-temps que tout redeviendra comme avant? À Sainte-Marie-La-Mauderne, on se méprend, comme c'est trop souvent le cas ailleurs, sur l'idée de la modernité. On y entrevoit certes la chance de retrouver une dignité, mais où se cache cette dignité héritée du pêcheur si le pêcheur ne pêche plus? L'éveil au bon temps à venir possède ici un amer désir de s'assoupir et de mourir à nouveau. Les habitants du village croient moins en la modernité qu'à ce qu'elle semble vouloir leur offrir. C'est de la poudre aux yeux jetée au visage de l'aveugle. Ces habitants oublient bien tristement que la modernité leur a déjà tout enlevé. L'usine ouvrira alors grand ses portes à l'illusion d'un éternel retour. Tout semblera revenir comme avant, mais il n'en sera rien. Les hommes retrouveront une nouvelle dignité qui ne gardera de l'ancienne que le nom. Triste constat que la conclusion du film vient appuyer d'une mélancolique scène magique; la même qui ouvre le film; le même songe *ad vitam æternam* qui continue de bercer les nuits du villageois hanté par une histoire dont il n'est que la ruine.

Jean-François Pouliot nous présente avec beaucoup d'empathie et de tendresse l'histoire d'un village imaginaire ayant perdu pied dans les aléas du temps. Ce village aurait pu s'appeler du nom de ceux dont on a justement oublié le nom. Surtout, **la Grande Séduction**, c'est l'histoire tragique d'une dignité qui tente de se relever en s'appuyant sur celui qui l'a fait trébucher. Un village qui quémande une telle dignité ressemble à un poisson qui se cherche une histoire de pêche. C'est un village qui désire la fin comme seule possibilité à sa survie. On rigole peut-être de cette course au sursis, mais la réalité n'en est pas moins dramatique. Ce n'est pas parce qu'on rit que c'est drôle. Combien de villes côtières doit-on laisser mourir de la sorte avant de constater que la véritable victime n'est autre que leur histoire? Combien de bateaux amarrés aux quais faudra-t-il voir encore avant de comprendre que c'est également une part de la dignité de l'homme qui reste ainsi emprisonnée dans les câbles? Ne reste-t-il vraiment que le songe? ■

«Combien de bateaux amarrés aux quais faudra-t-il voir encore...»
(Photo: Ivanoh Demers)

La Grande Séduction

35 mm / coul. / 110 min / 2003 / fict. / Québec

Réal.: Jean-François Pouliot
Scén.: Ken Scott
Image: Allen Smith
Son: Claude Hazanavicius, Marcel Pothier et Michel Descombes
Mus.: Jean-Marie Benoît
Mont.: Dominique Fortin
Prod.: Roger Frappier et Luc Vandal - Max Films
Dist.: Alliance Atlantis Vivafilm
Int.: Raymond Bouchard, David Boutin, Benoît Brière, Pierre Collin, Rita Lafontaine, Clémence Desrochers, Lucie Laurier, Bruno Blanchet